

De la peur des sociétés ordo-libérales

L'ordo-libéralisme en rêvait, Macron l'a fait : la mise au pas d'une société démocratique qui se retrouve en situation de semi-quarantaine, et au pas au motif de lutter contre un virus.

Bien sûr, en cas d'épidémie, des mesures prophylactiques s'imposent. Mais jusqu'où et comment ? La réponse du pouvoir a été celle de la peur, plus ou moins dosée. Elle est d'autant plus hypocrite que, malgré le matraquage politique et médiatique hallucinant, le discours se veut contrebalancé par un appel au calme. Sur le terrain, on voit bien que cette contradiction schizophrénique a des effets qui s'apparentent plus à la peur qu'à la sérénité.

Le capitalisme est pris au piège de son fonctionnement qui repose sur une mobilité à outrance des biens comme des personnes, à l'intérieur des pays et entre les pays. Les fascistes, les postfascistes et les souverainistes de différentes obédiences rêvent de fermer les frontières ; certains l'ont proposé comme mesure en la circonstance, mais la maladie se joue des passeports et des bornes artificielles dressées entre les peuples.

Tout juste des mesures ciblées auraient-elles pu ralentir la course épidémiologique, mais à partir du moment où son origine se trouve au sein de la deuxième puissance économique du monde, la Chine, qui brasse des milliers de personnes et des milliards de marchandises, elles ne pouvaient pas grand-chose. La Chine, dont la combinaison entre parti unique et économie de marché fait saliver tous les capitalistes et rêver tous les dirigeants de la planète, est pointée du doigt pour avoir tardé à réagir, mais elle est quand même devenue le modèle à suivre pour l'ordo-libéralisme : l'état d'urgence à traitement indiscriminé, l'injonction et le contrôle, y compris avec l'utilisation de la reconnaissance faciale.

Le Covid-19 frappe les personnes physiquement fragiles et âgées, surtout quand elles ont des problèmes pulmonaires, et souvent en difficulté sur le plan socio-économique. Les adultes et les jeunes sont globalement épargnés, tout en pouvant être transmetteurs du virus. L'État interdit en France les spectacles, mais on ne ferme pas les métros comme si les contacts étaient plus dangereux ici que là. Il interdit les rassemblements de plus de cent personnes, mais il laisse ouverts les supermarchés où se ruent massivement les consommateurs affolés pour faire des stocks. La machine économique tourne aux bons endroits.

Les universités sont fermées, la politique visant à remplacer l'enseignement « présentiel » par des cours à distance, des moodle et autres télé-enseignements trouve le prétexte concret, rêvé et imparable (car c'est pour la bonne cause) pour s'imposer avec force. Stratégie à terme : moins de profs, moins de recrutements, des économies, silicolonisation à outrance, marché informatique débridé. Conséquences : affaiblissement de la pédagogie, contrôle à distance, crétinisation accélérée des masses et algorithmes à gogo. Au passage, le début de contestation contre les nouvelles orientations de la recherche est tranquillement réduit. D'une pierre deux coups.

La Macronie frappe en France encore plus fort que du temps récent des attentats terroristes. Tandis que l'ennemi djihadiste était identifié, non sans confusion, cette fois l'ennemi suprême ressortit d'autre chose : la nature. Échappé d'une proximité malsaine entre animaux et humains sur un marché chinois (comme quoi l'animalité n'est pas un domaine irénique), il incarne une nature inconnue qu'il faut absolument craindre. Un virus nouveau dont même les savants disent qu'ils ne le connaissent pas. Ces savants que l'on croit quand ils nous parlent du climat, de l'environnement ou du corps. La science semble déstabilisée, mais ce n'est qu'une apparence. Elle reste au cœur du dispositif ordo-libéral. OMS et GIEC, même combat.

Un certain nombre de personnes n'ont pas compris pourquoi je dénonce avec insistance les collapsologues, les prophètes de malheur, les hystériques de « la planète est foutue » et de « la fin approche ». Mais il s'agit de viser deux choses : non seulement l'état des lieux « de la planète » (en fait, il faudrait parler d'« humanité » au risque de faire hurler les biocentristes et les partisans de l'écologie profonde), état des lieux qui est établi dans une grande confusion avec un mélange de faits avérés et d'approximations confondantes ; mais aussi la façon dont cet « état des lieux » est traité par la peur, l'angoisse, le catastrophisme, et toujours dans la confusion ou bien l'incompétence.

Or la peur dépasse son objet, comme Albert Camus l'a si bien montré dans *La Peste*. Elle tourne pour elle-même, elle s'auto-suffit finalement. Mais elle ne vient pas de nulle part, elle renvoie aux peurs ancestrales que le pouvoir sait si bien manipuler. Le fascisme et le postfascisme en ont fait leur philosophie, mais l'écologisme aussi, dans toutes ses composantes : il faut bien le voir, et le dire hautement.

Au-delà des discours catastrophistes exprimés régulièrement par les politiciens verts avec leurs relais médiatiques (France Inter, France Info, Le Monde, Télérama et Courrier International – ces trois journaux dépendant des fonds du Vatican dont la croyance eschatologique constitue d'ailleurs l'un des fondements, l'aurait-on oublié ?), il est pathétique de voir ces militants d'EELV se glorifier d'avoir annulé leurs meetings de plus de mille personnes. Ah les bons citoyens du capitalisme vert que voilà ! Les affidés de la Macronie et de l'ordo-libéralisme !

Quelques intellectuels en mal de la gauche, dont ils ont gardé le logiciel pro-étatique qui se réveille en cas de crise (en cas de révolution aussi ?), ripostent en brandissant l'argument du complotisme, argument qui est à la réflexion politique ce que BFM-TV est à « l'information ». Mais ils reprennent l'analyse de cette gauche en déshérence, ainsi que celle des médias dominants. Ils se trompent également sur les menaces, en sous-estimant dangereusement la progression du capitalisme vert (selon eux, l'écologisme étant « de gauche », il est fatalement dans le « bon camp », un camp imparfait mais le bon camp quand même).

Tous les discours sur l'urgence, sur la catastrophe et sur l'effondrement trouvent avec l'épidémie le débouché idéal pour le pouvoir qui, faute de pouvoir résoudre le chômage, par exemple, se retrouve re-légitimé dans ses fonctions régaliennes, paternalistes et de nounou. On s'occupe de vous, la piqûre va faire mal, mais c'est pour votre bien. Quitte à faire n'importe quoi dans les mesures. Mais puisque personne ne moufte ! L'urgentisme est passé par là. Les esprits ont été conditionnés.

Au passage, il est sûr que c'est une aubaine politique pour Macron qui permet de faire parler d'autre chose que de la « réforme des retraites » (laquelle avait mis une bonne partie du pays dans la rue), de faire oublier les Gilets jaunes et de faire semblant d'oublier la crise hospitalière qui dure depuis plusieurs mois (dont lui et ses prédécesseurs sont responsables, mais, là, tout est oublié, n'est-ce pas ?). Il est envisageable que la situation et le timing (ah, ces communicants, des artistes de haut vol !) limitent la claque électorale de LREM, tandis que la situation pourrait profiter aux Verts : les paris sont ouverts.

Pour conclure, deux choses :

D'une part, les dirigeants français peuvent être aussi cyniques que leurs compères italiens en abandonnant le soin des cas les plus graves, en l'occurrence les personnes les plus âgées et touchées, faute de lits suffisants en réanimation. L'ordo-libéralisme occidental décline à sa façon la ballade de Narayama.

D'autre part, la situation est relativement confortable pour les dirigeants car, quels que soient les mesures et les résultats, ils sont dans la posture d'une prophétie auto-réalisatrice. Comme toutes les autres épidémies, celle du Covid-19 va en effet reculer et s'éteindre ; entre-temps un vaccin pourra même avoir été trouvé. À ce moment-là, politiciens, journalistes et médecins viendront nous dire la bouche en cœur : vous voyez, on a pris les bonnes mesures ! Or, qu'on ne s'y trompe pas, la prophétie auto-réalisatrice n'est rien d'autre que la philosophie du capitalisme vert, et sa stratégie.

Philippe PELLETIER

14 mars 2020